

Mon atlas.

Comment était-il beau, le temps quand l'atlas était encore un livre. Quand on y pouvait feuilleter pour laisser défiler les pays et les mers devant le regard contemplatif. Mon grand-père racontait qu'il possédait deux de ces atlas-là en forme de livre. L'un était posé sur son bureau, (c'était des tables destinées à soutenir des papiers à être couverts de lettres), l'autre dans la salle de séjour, parmi des imprimés, (on distinguait, alors, des livres, des journaux, des magazines ~~et des lettres~~, et d'autres papiers imprimés mécaniquement). Il se servait du premier atlas pendant son travail: il était écrivain, c'est à dire: fabricant de textes à être imprimés. L'atlas lui permettait de localiser les événements ^{qu'} dont il ~~des~~crivait. Il se servait du deuxième atlas pour voir les événements, sur lesquels il s'informait, dans leur contexte. Ainsi, disait mon grand-père, l'atlas était un moyen pour à la fois plonger les réflexions dans le monde, et pour prendre ses distances par rapport au monde.

Mais, disait mon grand-père, même à son temps la crise de la confiance avait déjà commencé à ronger les atlas. La projection de Mercator de l'année 1569, pourtant consacrée par la tradition, ne méritait plus de confiance: elle déformait les proportions des terres. C'est pourquoi Winkel proposait, en 1913, une projection différente, moins "fausse": l'Amérique du Sud y était plus dépassée en grandeur par la Groenlande, et l'Antarctis y devenait moins large. Mais cette projection avait des aspects peu familiers: l'Amérique du Nord s'y inclinait vers l'Europe, et la Groenlande devenait large. En 1977 Peters proposait un pas dans la direction opposée: une projection aussi "fausse" que celle de Mercator, mais dans le sens contraire. L'Amérique du Sud et l'Afrique y devenaient des langues longues et étroites, et l'Asie et l'Amérique du Nord des taches informes. Le propos en était de compenser une distorsion par une autre.

Quoiqu'une telle manipulation des projections ait rendu la surface de la Terre de plus en plus lugubre, (on ne s'y habituaît pas), les gens ne se rendaient pas compte de ce qui se passait. On croyait qu'il s'agit là rien que d'un problème technique: comment projeter une surface de sphère sur une surface plane? Et on croyait que ce problème se posait pour des raisons pratiques: vers ce temps on commençait à prendre la route polaire pour aller de l'Europe en Amérique du Nord, et cette route-là était faussée par la projection traditionnelle. Mais très vite d'autres doutes quant à la fiabilité des atlas s'annonçaient, lesquels indiquaient que le problème n'était pas seulement de l'ordre technique.

Mon grand-père racontait que, sa vie durant, les atlas commençaient à s'épanouir vers des directions inattendues. Dans une de ces directions ils devenaient bariolés. La mer cessait d'être simplement bleue, mais ses diverses tonalités de bleu passaient à denoter le relief du sol océanique. Dans les cartes dites "géographiques" la coloration verte, jaune, brune et blanche indiquait des plaines fertiles et désertiques, des montagnes hautes et basses. Dans les cartes dites "politiques" la coloration bigarrée permettait à distinguer les états dit "souverains", les régions dans ces états, et les territoires coloniaux encore existants

en ce temps-là. Le lecteur était censé à apprendre ce code des couleurs. Le temps était passé quand la mer était tout simplement bleue, et l'Empire britannique tout simplement rouge. Et ce code n'était pas universellement reconnu: il variait d'atlas en atlas. Bien plus: le lecteur était censé à superposer les cartes "politiques" sur les cartes "géographiques", les rendre transparentes pour son regard intérieur, s'il voulait les lire correctement. La "nouvelle imagination", à présent tellement évoluée, commençait, dans le temps de mon grand-père, à être mobilisée.

Dans une autre direction les atlas commençaient à focaliser la surface de la Terre. Il surgissaient ainsi des séries de cartes toujours plus proches de la surface, comme dans le "zoom". Par exemple: une carte des États Unis, suivie d'une carte de l'État de New York, suivie d'une carte de la ville de New York, suivie d'une carte de Manhattan, suivie d'une carte du Central Park. Ce "zooming" était destiné à permettre au lecteur d'encadrer un phénomène de proportions humaines comme c'est le Central Park, dans des phénomènes de proportions trans-humaines comme ce sont les États Unis. Une autre technique avec le même but était celle de superposer une carte familière sur une carte peu connue, les deux ayant les mêmes échelles, par exemple, pour le lecteur français, une carte de la France superposée sur une carte de la Chine. Les deux techniques étaient empruntées de la production filmique, qui était importante dans le temps de mon grand-père. Mais ceci avait des conséquences inattendues. Les séries de cartes employaient les mêmes signes en tant que symboles différents: une ligne sur la carte des États Unis signifiait un fleuve, la même ligne sur la carte du Central Park un chemin piétonnier. Ceci rendait apparent le propos conventionalisant et délibéré des cartes. De façon que le lecteur ne voyait pas seulement le Central Park, mais aussi, derrière lui, le propos du fabricant de l'atlas. Une autre conséquence en était qu'on ne pouvait plus feuilleter son atlas d'une façon aléatoire. On ne pouvait plus sauter la carte de l'État de New York, si l'on voulait insérer le Central Park dans le contexte des États Unis. De manière qu'on se rendait compte d'être manipulé par son atlas, au lieu de le manipuler.

Dans une troisième direction les atlas commençaient à introduire l'histoire dans la géographie. Il surgissaient les atlas dits "historiques". Par exemple une série de cartes d'Italie, qui commençait par une carte montrant l'invasion de la presqu'île par les Italiens, et qui se terminait par une carte montrant la division administrative de la République italienne. Des telles cartes exigeaient des codes spécifiques: un symbole pour "bataille", un autre pour "royaume", un autre pour "capitale", un autre pour "abbaye". Des tels codes étaient indéchiffrables, sauf si l'on attachait à la carte une clé. Le propos de ces cartes était celui de permettre une lecture bi-dimensionnelle de l'histoire, jusque là lue seulement d'une manière linéaire. En effet, ces cartes avaient des conséquences révolutionnaires pour la conscience du lecteur. Au lieu de nager dans l'histoire, il passait à lui faire face. Mais ces cartes avaient aussi des conséquences inattendues. Fixer les événements sur des surfaces, des processus dans des situations, implique couper le courant de l'histoire en morceaux. C'est de faire des photos au lieu de faire un film. L'histoire se transformait de fleuve en dune de grains de sables, et on la voyait d'une manière quantique. Comme

il est impossible de représenter les liaisons fluides qui lient les événements sur des pages figées, le lecteur se voit obligé à faire ces liaisons lui-même. Il doit retourner de la page italienne à la page grecque, et avancer vers la page espagnole, s'il veut lire son atlas. De cette façon le dynamisme de l'histoire est déplacé de l'histoire elle-même dans le lecteur. C'est lui qui joue avec l'histoire. En plus: il devient clair que l'atlas ne montre que les événements capables à être codés par les codes proposés. Voilà un choix ~~de~~ "historique" qui n'est pas idéologique, mais technique. Et il y a plus: L'atlas contient des cartes peu habituels, par exemple une carte de l'histoire de la Nigérie. Le propos en est de dépasser l'eurocentrisme du lecteur, et lui permettre de voir l'histoire humaine dans son ensemble. Mais l'effet est le contraire. Le lecteur se rend compte que toute histoire intéressante se déroule sur les cartes des régions occidentales. Et il se demande si cela correspond à la réalité historique, ou si c'est la conséquence du fait que les atlas historiques sont un produit de l'Occident. En somme: le lecteur devient de plus en plus intéressé dans la représentation de l'histoire par les cartes, et de moins en moins intéressé dans l'histoire elle-même. Ce ne sont plus les événements, c'est leur codification qui le fascine.

Dans une quatrième direction les atlas commencent à introduire la société dans la géographie. Il surgissaient les atlas dits "encyclopédiques". Par exemples des cartes qui montrent la distribution de l'humanité sur la surface terrestre. L'échelle de ces cartes ne sont plus les kilomètres, mais le nombre des habitants. Tout en gardant les contours des différents pays et leur position géographique. De cette sorte l'Inde devient trois fois plus grande que les États-Unis, et la Chine occupe les trois quarts de l'Asie. Simultanément les pays sont colorés suivant leur croissance démographique: vert pour la croissance zéro, des tonalités de brun pour une croissance plus grande. L'Occident est vert, le Tiers monde brun foncé. C'était une lecture bouleversante: on voyait comment le Sud est en train de dévorer le Nord. D'autres cartes montraient la puissance économique, militaire et technologique des divers pays, leur situation politique, culturelle et sociale, les guerres civiles et internationales dont ils étaient les victimes. Mon grand-père disait que la lecture de telles cartes rendait valable le mot de Shaw qu'il faut pleurer en lisant les statistiques. Mais ces cartes avaient aussi des conséquences inattendues. On y voyait l'humanité comme une espèce de mousse qui pullule sur la surface terrestre, comme une masse codifiable et calculable. Ceci permettait qu'on s'exclue soi-même de cette masse, et qu'on s'inclue parmi ceux qui font les cartes. On n'était plus un homme sur terre, mais un homme qui codifie les hommes sur terre.

Mon grand-père racontait que ces atlas-là lui causaient à la fois de la terreur et de l'enthousiasme. La terreur, parcequ'il sentait comment ces cartes, de plus en plus opaques, s'introduisaient entre lui et le monde, et combien elles étaient devenues indispensables à l'orientation dans le monde. L'enthousiasme, parceque ces cartes montraient comment la grisaille de la pensée linéaire conceptuelle était en train d'être remplacée par les formes et les

couleurs d'une nouvelle pensée imaginative. Il disait que la lecture de telles cartes était pour lui comme une ouverture vers un futur à la fois redoutable et plein d'espoir. Un futur dans lequel l'orientation deviendra de plus en plus difficile, mais dans lequel la science, la politique et l'art se réuniront dans un seul ensemble, comme ils le faisaient déjà sur ses cartes. Mais, disait mon grand-père, il retournait toujours à ses cartes traditionnelles, avec ses formes familières du vieux Mercator, s'il voulait maintenir une relation significative avec le monde.

Ces conversations avec mon grand-père me reviennent à l'esprit, toutes les fois que j'utilise mon atlas à moi. Et elles me font rêver. Comment était donc abrité mon grand-père dans son monde, malgré la crise de la confiance qui s'annonçait déjà. Et comment étaient naïves ses craintes trop bien fondées au sujet du futur, mon présent. Me voilà devant mon petit écran. Je lui ordonne de me montrer la table des matières contenues dans le département appelé "atlas" de ma vidéothèque. Voilà que cette table apparaît sur l'écran. Je presse sur la touche correspondante, et voilà qu'apparaît le Central Park, vu d'angle différents, et pendant des saisons différentes. Je fixe la vue aérienne en été. Je m'intéresse à un arbre spécifique qui se trouve dans le parc. J'ordonne à l'écran de me l'expliquer en consultant le département appelé "botanique" dans ma mémoire de vidéodisques. Apparaît sur l'écran l'image de l'arbre, suivie d'un schéma structurel et d'un dessin de son origine génétique. J'arrête, et j'ordonne à l'écran de revenir sur le parc, et de me le montrer au 17^{ème} siècle. Surgit une reconstruction du paysage au temps voulu. Je m'intéresse à un chapeau d'une dame qui se promène dans la scène. L'écran répond qu'il peut consulter, dans ma mémoire, un auteur de l'histoire de la mode, ou un auteur de l'histoire du protestantisme. Je lui ordonne qu'il suive l'histoire de la mode. Il me montre deux séries d'images: une "horizontale" (les chapeaux du 17^{ème}), et une "verticale", (les chapeaux précédents). Je lui ordonne de projeter la série verticale vers le futur. Il me montre des chapeaux possibles dans les prochaines décennies, et il illumine les chapeaux plus probables avec une lumière plus claire que les chapeaux moins probables. Je lui ordonne de revenir au passé et de me montrer un chapeau du 15^{ème} qui m'intrigue. Il me le montre dans tous ses détails. Je lui ordonne de me montrer le contexte de ce chapeau. Apparaît une reconstruction de Paris au 15^{ème}, une carte de Paris, de la France, de l'Europe, et du monde à la même époque. Ceci me suffit pour le moment. J'ai saisi l'un de nombreux aspects du Central Park qui sont dans ma mémoire. Et je l'ai saisi avec ma nouvelle imagination.

Bien sûr: un tel jeu de l'imagination avec mon atlas est infiniment plus riche, plus beau et plus "informatif" que ne l'était la lecture d'un atlas-livre au temps de mon grand-père. Et infiniment plus "créateur". Je peux inclure dans ma mémoire-vidéo des images du Central park que j'ai fait moi-même, et je peux combiner mes images selon des règles que j'élabore moi-même. En effet: le jeu est tellement fascinant que j'ai de la peine pour l'interrompre et pour revenir dans ma circonstance dite "concrète", tellement ennuyeuse par rapport à ce jeu.

Néanmoins le jeu me laisse un arrière-gout amer, comme le font toutes les drogues. C'est que je ne peux pas ne pas savoir qu'il s'agit d'un jeu avec des ombres, avec des modèles. Et que je deviens, moi-même, un ombre en le jouant. Il est vrai que c'est moi-même qui fait mon programme, c'est moi-même qui fabrique certains de ces modèles, et que je suis "au dessus" du jeu en le jouant. Mais il est aussi vrai que je vis en fonction de ce jeu, et que le jeu me programme quand je le programme. J'ai perdu ma concretité.

Il y a longtemps que j'ai perdu la naïveté de mon grand-père par rapport aux modèles. Je ne me pose plus la question de la relation entre le modèle et le modèle qu'il posait. Il y a longtemps que j'ai abandonné toute question ontologique. Je sais, beaucoup mieux que ne le savait mon grand-père, que d'être une ombre est le sort de tout homme. Que mon grand-père, lui aussi, jouait avec des ombres quand il feuilletait son atlas et que, lui aussi, a été manipulé par son atlas. Mais, néanmoins, il y a avait une différence décisive entre mon grand-père et moi. Lui, il avait du papier entre ses mains quand il lisait. Moi, je n'ai devant moi que des images électroniques sans support d'une substance saisible. Il avait encore besoin de ses mains, moi seulement des pointes de mes doigts. Et quant à mes fils, ils auront un atlas qui obéira à leur voix. Or, quand les mains deviennent superflues, l'action, elle aussi, devient superflue. Et la conscience du vide de l'existence devient expérience concrète. Comment donc était-il beau, le temps quand l'atlas était encore un livre.